

# Une lecture

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **112 (2009)**

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684855>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Une lecture

«*Il est beau que la lecture elle aussi soit une aile!*»

Jean-Louis Chrétien

Le Précurseur, c'est donc le nom que les Pères, les Pères de l'église, ont donné à Jean Le Baptiste, celui-là même qui attesta de la vocation de Jésus, un jour de printemps, sur une rive, non du Creugenat mais du Jourdain. Il est là, il écarte le voile des roseaux pour laisser venir à lui ce particulier – voir descendre dans l'eau le cousin qui ne s'appelle pas encore «le Fils de l'homme»; un peu plus tard il dépêche deux de ses disciples auprès du jeune Maître: «A la fin du fin, es-tu celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre?»

La réponse obtenue – elle est claire et nette, il se lance dans un exercice d'admiration du plus bel effet, mais son compte est bon: il va se taire, attendre, bientôt il poursuivra sa prière et son jeûne dans les geôles d'Hérode, l'un des tyrans d'une époque qui n'en manquait pas, et particulièrement cruel celui-ci, jusqu'à ce qu'une toute jeune fille, encore dans les jupes maternelles, ne se paie sa tête – qu'elle demande au roi sur un plateau (d'argent) pour l'offrir à la «mother»; une scène de violence, n'est-ce pas, qui n'a rien à envier aux images qui nous parviennent quasi chaque jour des quatre horizons de notre planète! On a souvenir de cette scène et du tableau que peindra le Caravage, à Malte, dans les premières années du dix-septième siècle.

Interrogé par une revue belge sur la crise de la poésie, en 2003, j'ai voulu mettre la poésie sous la sauvegarde de ce mangeur de sauterelles et de miel, Jean le Baptiste, lui qui avait appris si supérieurement à crier dans le désert, conscient de cette charge à lui échue d'aplanir, ce qu'à Dieu plaise, les chemins du Nazaréen... Une sorte d'officier bizarre, en peau de bête, aux ordres, en service commandé, mais d'un entrain et d'une liberté à toute épreuve. J'ai pensé que cette figure, au sortir des tribus, qui ferme d'un coup (comme d'une touche, au clavier, l'on referme une parenthèse) l'immense tradition des prophètes, était un assez merveilleux répondant allégorique du poète de notre temps – et de tous les temps.

Aussi j'aimerais vous lire, pour commencer, une petite prose: on peut dire qu'elle définit une part de ma «poétique».

Le titre en est: *La main de papier*; je l'ai dédiée, cette main, à un Jurasien fameux, qui se disait, malicieusement, «de Prusse», Jean Grosjean.

## La main de papier

«Qu'il me soit permis de dire brièvement pourquoi ce n'est pas tout à fait dans les mots que le poème trouve sa raison d'être; son origine et sa fin sont ailleurs; aussi, voir brûler notre main de papier n'est pas un drame, plutôt une sorte de loi – en matière de poésie.

Quand Pierre Jean Jouve parle de cet art, la poésie, comme d'une cérémonie des hauteurs du langage (je cite de mémoire), il ne nous convainc guère – que seraient le haut et le bas du langage, en dernier ressort? Ajoutons que l'honneur de ce grand poète fut de se porter à ces hauteurs, de chercher à s'y tenir, d'affronter les périls qui accompagnent toute vraie création. Là fut l'entier de son drame.

Derrière les paravents de cette cérémonie, à n'en pas douter, se laissent percevoir les habitudes, les procédés, les méthodes, y compris les naïvetés d'un Francis Ponge serrant au plus près Malherbe et jusqu'à ses collettes empesées. Le langage, en cage; le poète, son prisonnier – les clefs avec! Et puis, versification: la hideur de ce vocable devrait suffire à nous dissuader d'y remettre la main.

Quand Pierre Jean Jouve veut nous assurer (je m'en remets encore à ma seule mémoire) que le poète, de toute sa vie, ne dit qu'un mot – l'unique travail poétique étant de le sauver, ce mot, des compromissions, des ambiguïtés, du mensonge, il est vrai qu'au rebours, ici, nous tendons l'oreille.

Poète – celui qui vouerait sa vie à laver un mot, un seul, du mensonge qui nous accable sur cette terre, un mensonge si prégnant, si universel qu'il précède en chacun l'éveil de la conscience. A éprouver dans sa chair, ce mot, à passer au feu de l'esprit, à tremper et à retremper dans les multiples bains de la mémoire. Est-ce que la vérité n'aurait pas alors une chance de se faire jour?

Cette espérance de guérir le langage est au fondement même de l'acte de poésie. Mais cette guérison va de pair avec celle du poète, je parle du poète qui n'a pas renoncé à «tenir le pas gagné» comme le voulait Rimbaud.

Voyons bien que les mots du poème se retournent sans cesse contre celui qui les profère: inutile de supplier, le poème (et son architecture formelle) n'offre aucun abri; si la métaphore peut nous enseigner, il serait davantage le vent, et le vent qui nous chasse dans le dehors sans route ni chemin. (Ah! mieux vaudrait ne pas rabattre cette question sur le modeste territoire que les philosophes, lèvres pincées, nomment le «sujet».

Poète celui qui entrerait en lutte pour que rien ne s'efface du visage humain; il aurait su le reconnaître – reconduit à tout instant vers cette énigme, vers cette parfaite imperfection où chacun de nous est invité à

découvrir les traits du Maître de la vie et de la mort. Accompagner les barques du deuil. Suivre de près, du mieux possible, le cortège des ignorés, des déclassés, des suppliciés, ce cortège qui hante chaque aube de ce monde.

Que le poète ne se méprenne ni sur sa force ni sur son impuissance, qu'il se laisse traverser par la parole comme par le grand jeu du souffle ! Qu'il ne revendique rien d'autre sinon le droit de dénouer – en quelques mots de peu – ce que la qualité de son attention lui aura procuré. Ce sont les gestes du veilleur ou quoi ? Les prières – et cette agonie de l'âme que l'on perçoit sous le désastre des mots qui furent choisis. La fulgurance, les transparences du cœur. Vivre dans l'ouvert signifie vivre dépossédé. Et se souvenir peut-être que la poésie naît au creux des instants de la vie vécue et doit leur demeurer fidèle comme aux seuls témoins propres à garantir une vérité « Mais par cela même, ne voit-on pas que le poème, déjà ici, se tient dans la rencontre – dans le secret de la rencontre ? » remarquait Paul Celan le 22 octobre 1960.

Que le poète parle, qu'il crie, qu'il s'égosille même, à l'instar du Baptiste – en vain. Sa trouvaille est dans la perte. Mais qu'il se débrouille en son désert, avec sa peau de bête, ses herbes, son miel, ses sauterelles. Dans le plissement de sa parole est déjà né l'interlocuteur – dont il n'aura même pas eu à dénouer la sandale. »

Balises II, Bruxelles, 2003

J'essaie de marcher sur cette voie de la poésie depuis, disons, une quarantaine d'années (je titube plus souvent qu'à mon tour, bien sûr... ) – mais ne pas croire qu'on marche seul ! Il y a une foule d'accompagnants : certains discrets, ils auront ma préférence ; d'autres plus expansifs, tonitruants même, Victor Hugo, on s'en garde un peu ; parmi les poètes, si vous le voulez bien, il en est deux qui me sont chers, deux que je distingue entre beaucoup, ce sont des attentifs, des précieux, auxquels je demande d'avoir un œil sur mon travail – de surveiller mon « établi de vent »...

Le premier, Ossip Mandelstam, un poète russe de la première moitié du vingtième siècle, qui traversa Octobre, les années dingues de la Révolution, puis la Terreur stalinienne sans rien laisser perdre de sa confiance en l'homme. On peut préciser que cet « homme » qu'il défend et qu'il célèbre en d'extraordinaires poèmes est perçu sous une lumière grecque, latine, ou florentine, le corps, mais l'âme aussi bien, exposés à la splendeur du Jour méditerranéen. Eh bien, j'ai souhaité que mes poèmes, eux aussi, soient capables d'un tel exploit ; ce fut à tout le moins l'un des buts que j'aurai poursuivis avec obstination : qu'ils sachent préserver en eux une part d'humanité irréductible, et je veux bien la croire jurassienne, avec

l'ombre qui les entoure, le silence tremblé qui les encercle, la lenteur qui les habite. Ne l'oublions pas: la plus haute poésie est un état de manque, sans comblement possible.

L'autre poète qui m'est proche, Paul Celan, est lui aussi tendu vers une humanité enfuie, plus secrète, plus déchirée, l'humanité juive d'après les camps. Il est fidèle à des absents, voire par quelques traits à une langue perdue, le Yddish – encore qu'il ait construit sa poésie en allemand, retournant le parler des bourreaux comme on ferait d'un gant. Il écrivit un jour dans une lettre à l'un de ses amis, Hans Bender:

«*Nur wahre Hände schreiben wahre Gedichte*»

Oui, seules des mains vraies écrivent de vrais poèmes; il ajoutait qu'il ne faisait pas de différence pour sa part entre le poème et une poignée de main – on peut le penser, cette poignée de main qu'on échange en restant lucide, non sans humilité.

Voilà – je me suis demandé quels poèmes j'allais choisir de vous lire à l'occasion de cette entrée dans votre auguste compagnie, et j'ai décidé de ne pas choisir, et de m'en remettre à Philippe Jaccottet qui vient de donner une anthologie bilingue, allemand/français: *Die Lyrik der Romandie*, chez Nagel et Kimche, à München. Comprenons que c'est à l'Allemagne que nous devons pour partie cette forme de reconnaissance. Et je crois que nous pouvons être heureux de figurer dans ce beau volume: Philippe Jaccottet n'est pas seulement un poète remarquable, un traducteur de première force, il est aussi un lecteur très exigeant. Son choix (les quelques pages qu'il a retenues) m'a paru probant.

## Nuit du premier novembre

T'éloignant tu cèdes la liste des noms perdus  
mères d'autrefois bercées par les bouquets  
mêlées aux écluses aux roues des moulins

Paris sous ton pas – ses chandails de goudron  
rien qu'un pont jeté vers la lumière

Une feuille de l'acacia vient de trembler  
tu lui réserves les murmures

Et les yeux des statues voyagent dans l'airain

Pour toi l'œil ouvre l'œil des morts

et ne pas s'endormir avec la douleur  
ni chasser nos chiens sous la paupière d'Orion

Vois – le bois du deuil se disloque

Qu'il flotte et s'en aille au fil des eaux  
jusqu'à heurter le barrage et l'étoile

Cette suite est parue dans *Les bois calmés* en 1989, à La Dogana, à Genève.

Nous revenions d'un séjour d'automne à Paris – ma compagne et moi (elle n'était pas encore devenue ma femme), nous avons marché justement sur les traces de Paul Celan, visitant les lieux qu'il avait habités, longeant les rues qu'il avait parcourues – et j'ai improvisé les premières lignes de cette suite poétique dans le train de nuit qui nous ramenait vers Lausanne, une nuit de premier novembre, en la fête de la Toussaint.

## Dans une prairie de fauche

Dans ma bouche les mots deviennent pénombre  
et myosotis – syllabes de tendre lumière  
pour celle que troublera le cœur

Viendras-tu saison brusquer les eaux froides  
arracher leurs ailes aux petits faucons  
ou séparer mes lèvres de leur sang



Sous l'écorce et la feuille mince du bouleau  
silence tu t'abrites – et je m'abrite

Et toi pareille à la rose de l'ange de Silésie  
belle tu es belle d'être sans pourquoi

Même les ombres aujourd'hui sont propices

Le blé va surgir et poser l'été sur ses tiges  
pour toi qui doutes et marches haletante  
vers ton commencement

Cette suite est parue en 1996, chez Empreintes, à Lausanne, sous le titre longuement cherché de *Parole et famine* – cette formule voulait en quelque sorte coiffer tout ce que j'avais écrit à ce jour, je la voulais emblématique de ma poésie; il fallait qu'elle répondît d'une certaine façon à une autre formule, que j'avais elle aussi longuement méditée, celle d'un des très beaux titres de René Char (il y en a beaucoup d'autres de même qualité): *Fureur et mystère*. *Parole et famine* répondant à *Fureur et mystère*, rien que cela!

Une réponse explicite dans un dialogue tout intérieur qui s'était amorcé avec l'œuvre de ce poète en mon adolescence, bien des années plus tôt, notamment en Valais où je séjournais, pas très fier, sous le rocher que les grandes pluies font noir, au collège de l'abbaye de Saint-Maurice, pour y passer le bac.

*Pierre Voélin est né le 24 mars 1949, à Courgenay où résidait la sage-femme qui a délivré sa mère. Il a passé son enfance et son adolescence à Porrentruy. Etudes de Lettres et d'Histoire de l'art à Genève. Il enseigne la littérature française au lycée Sainte-Croix, à Fribourg. Il a publié de la poésie et des pages d'essai: Lierres, Sur la mort brève, Lents passages de l'ombre, Les bois calmés, Parole et Famine, La lumière et d'autres pas, La nuit accoutumée, Dans l'œil millénaire. Il publiera au printemps 2010, chez Empreintes, L'été sans visage.*

